

Irène
NÉMIROVSKY

SUITE FRANÇAISE

roman

Suite française

DU MÊME AUTEUR

- L'Enfant génial*, Fayard, 1927
David Golder, Grasset, 1929. Rééd. Les Cahiers rouges. Le Livre de poche
Le Bal, Grasset, 1930. Rééd. Les Cahiers rouges. Le Livre de poche
Le Malentendu, Fayard, 1930
Les Mouches d'automne, Grasset, 1931. Rééd. Les Cahiers rouges. Le Livre de poche
L'Affaire Courilof, Grasset, 1933
Le Pion sur l'échiquier, Albin Michel, 1934
Films parlés, NRF, 1934
Le Vin de solitude, Albin Michel, 1935. Rééd. « La bibliothèque Albin Michel »
Jézabel, Albin Michel, 1936
La Proie, Albin Michel, 1938. Rééd. 1992
Deux, Albin Michel, 1939
Les Chiens et les Loups, Albin Michel, 1940. Rééd. « La bibliothèque Albin Michel »
La Vie de Tchekhov, Albin Michel, 1946. Rééd. 1989
Les Biens de ce monde, Albin Michel, 1947
Les Feux de l'automne, Albin Michel, 1957
Dimanche (nouvelles), Stock, 2000
Destinées et autres nouvelles, Éditions Sables, 2004

Irène Némirovsky
Suite française

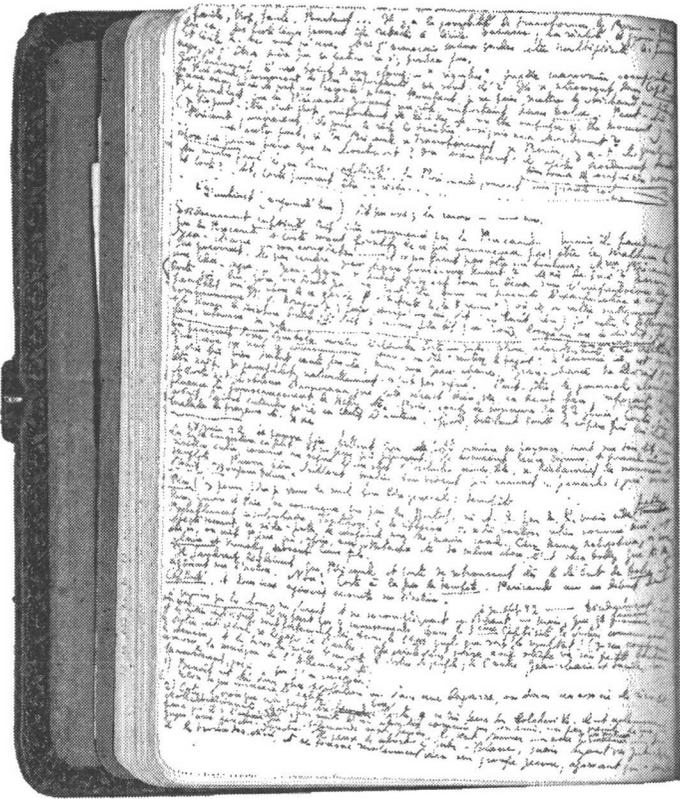
roman

DENOËL

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

www.denoel.fr

**© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**



Page de gauche du manuscrit du roman en cours d'Irène Némirovsky, *Suite française*, 1942. Fonds Irène Némirovsky/Imec.

**Sur les traces de ma mère et de mon père,
pour ma sœur Élisabeth Gille, pour mes
enfants et petits-enfants, cette Mémoire à
transmettre, et pour tous ceux qui ont connu
et connaissent encore aujourd'hui le drame
de l'intolérance.**

DENISE EPSTEIN.

Préface

En 1929, Bernard Grasset, enthousiasmé par la lecture d'un manuscrit intitulé *David Golder* arrivé par la poste, décida aussitôt de le publier. C'est alors que, désireux de faire signer un contrat à l'auteur, il s'aperçut que ce dernier, redoutant un échec, n'avait communiqué ni son nom ni son adresse, seulement un numéro de boîte postale. Il publia alors une petite annonce dans les journaux invitant le mystérieux écrivain à se faire connaître.

Quand Irène Némirovsky vint quelques jours plus tard se présenter à lui, Bernard Grasset eut du mal à croire que cette jeune femme d'apparence gaie et lisse qui vivait en France depuis seulement dix ans était bien celle qui avait écrit ce livre étincelant, cruel, audacieux et surtout parfaitement maîtrisé. Une œuvre qu'un écrivain réussit lorsqu'il atteint la maturité. L'admirant déjà, cependant doutant encore, il la questionna longuement afin de s'assurer qu'elle n'était pas venue jouer le rôle de prête-nom pour le compte d'un écrivain célèbre désireux de demeurer dans l'ombre.

Lors de sa parution, *David Golder* fut unanimement salué par la critique, si bien qu'Irène Némirovsky devint aussitôt célèbre, adulée par des écrivains aussi étrangers l'un à l'autre que Joseph Kessel, qui était juif, et Robert Brasillach, monarchiste d'extrême droite et antisémite. Lequel loua la pureté de la prose de cette nouvelle venue dans le monde des lettres français. Si elle était née à Kiev, Irène Némirovsky avait appris le français avec sa gouvernante depuis sa petite enfance. Elle parlait aussi couramment le russe, le polonais, l'anglais, le basque et le finlandais, comprenait

le yiddish, dont on reconnaît des traces dans *Les Chiens et les Loups*, écrit en 1940.

Irène Némirovsky ne se laissa pas tourner la tête par son entrée fracassante en littérature. Elle s'étonna même qu'on fit tant de cas de *David Golder*, qu'elle qualifiait sans fausse modestie de « petit roman ». Elle écrivit à une amie le 22 janvier 1930 : « Comment pouvez-vous supposer que je puisse oublier ainsi mes vieilles amies à cause d'un bouquin dont on parle pendant quinze jours et qui sera tout aussi vite oublié, comme tout s'oublie à Paris ? »

Irène Némirovsky avait vu le jour le 11 février 1903 à Kiev, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le yiddishland. Son père, Léon Némirovsky (de son nom hébraïque Arieh), originaire d'une famille venue de la ville ukrainienne de Nemirov, un des centres importants du mouvement hassidique au XVIII^e siècle, avait eu l'infortune de naître en 1868 à Elisabethgrad, la ville d'où allait déferler, en 1881, la grande vague de pogroms contre les Juifs de Russie qui dura plusieurs années. Léon Némirovsky, dont la famille avait prospéré dans le commerce des grains, avait beaucoup voyagé avant de faire fortune dans la finance et de devenir un des banquiers les plus riches de Russie. Sur sa carte de visite, on pouvait lire : Léon Némirovsky, Président du Conseil de la Banque de Commerce de Voronej, Administrateur de la Banque de l'Union de Moscou, Membre du Conseil de la Banque privée de Commerce de Petrograd. Il avait acheté une vaste demeure sur les hauteurs de la ville, dans une rue paisible bordée de jardins et de tilleuls.

Irène, confiée aux bons soins de sa gouvernante, avait reçu l'enseignement d'excellents précepteurs. Ses parents ayant peu d'intérêt pour leur foyer, elle avait été une enfant extrêmement malheureuse et solitaire. Son père, qu'elle adorait et admirait, occupé par ses affaires, était la plupart du temps en voyage ou en train de jouer des fortunes au casino. Sa mère, qui se faisait appeler Fanny (de son nom hébraïque Faïga), l'avait mise au monde dans le dessein de complaire à son riche époux. Mais elle avait vécu la naissance de sa fille comme un premier signe du déclin de sa féminité, et l'avait abandonnée aux soins de sa nourrice. Fanny Némirovsky (Odessa, 1887-Paris, 1989), éprouvait une sorte d'aversion pour sa fille, qui n'avait jamais reçu d'elle le moindre geste d'amour. Elle passait des heures devant son miroir à guetter l'apparition des rides, à se farder, à se faire masser, et le reste du temps hors de la

maison, en quête d'aventures extraconjugales. Très vaine de sa beauté, elle voyait avec horreur ses traits se flétrir et la métamorphoser en une femme qui aurait bientôt recours à des gigolos. Néanmoins, pour se prouver qu'elle était jeune encore, elle refusa de voir en Irène devenue adolescente autre chose qu'une fillette qu'elle contraignit longtemps à s'habiller et à se coiffer comme une petite écolière.

Irène, livrée à elle-même pendant les congés de sa gouvernante, se réfugia dans la lecture, commença à écrire, et résista au désespoir en développant à son tour une haine féroce contre sa mère. Cette violence, les relations contre nature entre mère et fille occupent une place centrale dans l'œuvre d'Irène Némirovsky. Ainsi, dans *Le Vin de solitude* peut-on lire :

« Elle nourrissait dans son cœur envers sa mère une haine étrange qui semblait grandir avec elle... »

« Elle ne disait jamais "maman" en articulant franchement les deux syllabes ; elles passaient avec peine entre ses lèvres serrées ; elle prononçait "man", une sorte de grognement rapide qu'elle arrachait de son cœur avec effort et une sourde et sournoise petite douleur. »

Et encore :

« La figure de sa mère, convulsée de fureur, s'approcha de la sienne ; elle vit étinceler les yeux haïs, dilatés par la colère et la crainte... »

« Dieu a dit : "Je me suis réservé la vengeance..." Ah ! tant pis, je ne suis pas une sainte, je ne peux pas lui pardonner ! Attends, attends un peu, tu verras ! Je te ferai pleurer comme tu m'as fait pleurer ! ... Attends, attends, ma vieille ! »

Cette vengeance eut son accomplissement avec la parution du *Bal*, de *Jézabel* et du *Vin de solitude*.

Les œuvres les plus fortes d'Irène Némirovsky se situent dans le monde juif et russe. Dans *Les Chiens et les Loups*, elle dépeint les bourgeois de la première Guilde des marchands, qui avaient le droit de résider à Kiev, ville en principe interdite aux Juifs sur ordre de Nicolas I^{er}.

Irène Némirovsky ne reniait pas la civilisation juive d'Europe orientale au sein de laquelle ses grands-parents (Yacov Margulis et Bella Chtchedrovitch) et ses parents avaient vécu, même s'ils s'en étaient éloignés une fois fortune faite. Mais, à ses yeux, le maniement de l'argent, l'accumulation des biens qu'il provoquait,

étaient entachés d'opprobre, même si sa vie de jeune fille et d'adulte a été celle d'une grande bourgeoise.

décrivant l'ascension sociale des Juifs, elle fait siens toutes sortes de préjugés antisémites, et leur attribue les stéréotypes préjudiciables de l'époque. Sous sa plume surgissent des portraits de Juifs, dépeints dans les termes les plus cruels et péjoratifs, qu'elle contemple avec une sorte d'horreur fascinée, bien qu'elle reconnaisse partager avec eux une communauté de destin. Ce en quoi les tragiques événements lui donneront raison.

Quelle relation de haine à soi-même découvre-t-on sous sa plume ! Dans un balancement vertigineux, elle adopte d'abord l'idée selon laquelle les Juifs appartiendraient à la « race juive » de valeur inférieure, dont les signes distinctifs seraient aisément reconnaissables, bien qu'il soit impossible de parler de races humaines dans le sens où l'on employait le mot dans les années trente, et où il serait généralisé dans l'Allemagne nazie. Voici, dans son œuvre, quelques traits spécifiques prêtés aux Juifs, quelques choix lexicaux utilisés pour les caractériser, en faire un groupe d'individus possédant en commun des caractéristiques : cheveux crépus, nez courbé, main molle, doigts et ongles crochus, teint bistre, jaune ou olivâtre, yeux rapprochés noirs et huileux, corps chétif, bouclettes épaisses et noires, joues livides, dents irrégulières, narines mobiles, à quoi il faut ajouter l'âpreté au gain, la pugnacité, l'hystérie, l'habileté atavique de « vendre et acheter de la camelote, trafiquer des devises, faire le commis voyageur, le courtier en fausses dentelles ou en munitions de contrebande... ».

Lacérant encore et encore de mots cette « racaille juive », elle écrit dans *Les Chiens et les Loups* : « Comme tous les Juifs, il était plus vivement, plus douloureusement scandalisé qu'un chrétien par des défauts spécifiquement juifs. Et cette énergie tenace, ce besoin presque sauvage d'obtenir ce que l'on désirait, ce mépris aveugle de ce que peut penser autrui, tout cela se rangeait dans son esprit sous une seule étiquette : “insolence juive”. » Paradoxalement, elle achève ce roman avec une sorte de tendresse et de fidélité désespérée : « C'est cela les miens ; c'est cela ma famille. » Et soudain, dans un nouveau renversement de perspective, parlant au nom des Juifs, elle écrit : « Ah ! vos simagrées d'Européens, que je les hais ! Ce que vous appelez succès, victoire, amour, haine, moi, je l'appelle l'argent ! C'est un autre mot pour les mêmes choses ! »

Cela dit, Némirovsky ignorait tout de la spiritualité juive, de la

richesse, de la diversité de la civilisation juive d'Europe orientale. Dans un entretien accordé à *L'Univers israélite* le 5 juillet 1935, elle se disait fière d'être juive, et répondait à ceux qui voyaient en elle une ennemie de son peuple qu'elle avait peint dans *David Golder*, non « les israélites français établis dans leur pays depuis des générations et pour lesquels, en effet, la question de race ne joue pas, mais bien des Juifs assez cosmopolites chez lesquels l'amour de l'argent a pris la place de tout autre sentiment ».

David Golder, roman commencé à Biarritz en 1925 et achevé en 1929, raconte l'épopée de Golder, magnat juif de la finance internationale, originaire de Russie : son ascension, sa splendeur, puis le krach spectaculaire de sa banque. Gloria, son épouse vieillissante, notoirement infidèle et au train de vie fastueux, exige toujours plus d'argent pour entretenir son amant. Ruiné, vaincu, le vieux Golder, autrefois terreur de la Bourse, redevient le petit Juif qu'il était dans les jours de sa jeunesse à Odessa. Soudain, par amour pour sa fille ingrate et frivole, il décide de reconstruire sa fortune. Après avoir victorieusement joué son dernier coup, il meurt d'épuisement en balbutiant quelques mots de yiddish sur un cargo pendant une formidable tempête. Un immigrant juif, embarqué comme lui à Simferopol à destination de l'Europe dans l'espoir d'une vie meilleure, recueille son dernier soupir. Golder est mort pour ainsi dire parmi les siens.

Quand ils vivaient en Russie, les Némirovsky menaient grand train. Chaque été, ils quittaient l'Ukraine soit pour la Crimée, soit pour Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye ou la côte d'Azur. La mère d'Irène s'installait dans un palace, tandis que sa fille et sa gouvernante étaient logées dans une pension de famille.

Après la mort de son institutrice française, durant l'année de ses quatorze ans, Irène Némirovsky commença à écrire. Elle s'installait sur un divan, un cahier posé sur les genoux. Elle avait élaboré une technique romanesque qui s'inspirait de la manière d'Ivan Tourgueniev. Lorsqu'elle commençait un roman, elle écrivait non seulement le récit lui-même, mais aussi toutes les réflexions que ce dernier lui inspirait, sans aucune suppression ni rature. De plus, elle connaissait de façon précise chacun de ses personnages, même les plus secondaires. Elle noircissait des cahiers entiers pour décrire leur physionomie, leur caractère, leur éducation, leur

enfance, les étapes chronologiques de leur vie. Quand tous les personnages avaient atteint ce degré de précision, elle soulignait à l'aide de deux crayons, l'un rouge, l'autre bleu, les traits essentiels à conserver ; parfois quelques lignes seulement. Elle passait rapidement à la composition du roman, l'améliorait, puis rédigeait la version définitive.

Au moment où la révolution d'Octobre éclata, les Némirovsky habitaient depuis 1914 à Saint-Pétersbourg une grande et belle maison. « L'appartement (...) était construit de telle façon que, du vestibule, le regard pût plonger jusqu'aux pièces du fond ; par de larges portes ouvertes, on pouvait voir une enfilade de salons blanc et or », écrit-elle dans *Le Vin de solitude*, un roman en grande partie autobiographique. Saint-Pétersbourg est une ville mythique pour nombre d'écrivains et poètes russes. Irène Némirovsky n'y voyait qu'une suite de rues sombres, enneigées, parcourues par un vent glacial montant des eaux corrompues et nauséabondes des canaux et de la Neva.

Léon Némirovsky, que ses affaires appelaient souvent à Moscou, y sous-louait un appartement meublé à un officier de la garde impériale, qui était à cette époque détaché à l'ambassade de Russie à Londres. Croyant mettre sa famille à l'abri, Némirovsky installa sa maisonnée à Moscou, mais c'est précisément là que la révolution se déchaîna avec le plus de violence en octobre 1918. Tandis que la fusillade faisait rage, Irène explorait la bibliothèque de Des Esseintes, cet officier lettré. Elle découvrit Huysmans, Maupassant, Platon et Oscar Wilde. *Le Portrait de Dorian Gray* était son livre préféré.

La maison, invisible de la rue, était encastrée dans d'autres immeubles, et entourée d'une cour, elle-même bordée d'une maison plus haute que la précédente. Puis il y avait encore une autre cour circulaire, et une autre maison. Irène descendait discrètement ramasser des douilles, quand les lieux étaient déserts. Pendant cinq jours, la famille subsista dans l'appartement avec, pour seules provisions, un sac de pommes de terre, des boîtes de chocolat et des sardines. Pendant une accalmie, les Némirovsky regagnèrent Saint-Pétersbourg, et quand la tête du père d'Irène fut mise à prix par les bolcheviks, ce dernier fut contraint d'entrer dans la clandestinité. Au mois de décembre 1918, profitant du fait que la frontière n'était pas encore fermée, il organisa la fuite en Finlande des siens, déguisés en paysans. Irène passa un an dans un

hameau composé de trois maisons en bois au milieu des champs de neige. Elle espérait pouvoir rentrer en Russie. Pendant cette longue attente, son père retournait souvent incognito en Russie pour tenter de sauver ses biens.

Pour la première fois, Irène connut un moment de sérénité et de paix. Elle devint femme et commença à écrire des poèmes en prose, inspirés d'Oscar Wilde. La situation en Russie ne faisant qu'empirer et les bolcheviks se rapprochant dangereusement d'eux, les Némirovsky gagnèrent la Suède au terme d'un long voyage. Ils passèrent trois mois à Stockholm. Irène garda le souvenir des lilas mauves surgissant dans les cours et les jardins au printemps.

Au mois de juillet 1919, la famille embarqua sur un petit cargo qui devait l'amener à Rouen. Ils naviguèrent dix jours, sans escale, par une effroyable tempête qui inspira la dramatique dernière scène de *David Golder*. À Paris, Léon Némirovsky prit la direction d'une succursale de sa banque, et put ainsi reconstituer sa fortune.

Irène Némirovsky s'inscrivit à la Sorbonne et obtint une licence de lettres avec mention. *David Golder*, premier roman, n'avait pas été un coup d'essai. Elle avait débuté en littérature en envoyant ce qu'elle appelait « des petits contes drolatiques » au magazine bimensuel illustré *Fantasio*, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, qui les publia et les lui paya chacun soixante francs. Puis elle se lança en proposant un conte au *Matin*, qui l'édita également. Suivirent un conte et une nouvelle aux *Œuvres libres*, ainsi que *Le Malentendu*, un premier roman — rédigé en 1923, à l'âge de dix-huit ans — et, un an plus tard, *L'Enfant génial*, une nouvelle ultérieurement intitulée *Un enfant prodige*, parue chez le même éditeur au mois de février 1926.

Ce conte raconte l'histoire tragique d'Ismaël Baruch, un enfant juif né dans un taudis d'Odessa. Ses dons de poète précoce et naïf séduisent un aristocrate qui le ramasse dans le ruisseau et l'emène dans un palais distraire l'oisiveté de sa maîtresse. Cloyé, l'enfant vit pâmé aux pieds de la princesse qui voit en lui une sorte de singe savant.

Devenu adolescent au terme d'une longue crise, il perd les grâces dont l'avaient paré l'enfance, et juge pour peu de chose les chants et les poèmes qui lui avaient naguère valu sa fortune. Il cherche l'inspiration dans les lectures qu'il a faites, mais la culture ne fait pas de lui un génie, au contraire, elle détruit son originalité, sa spontanéité. C'est alors que la princesse l'abandonne comme un

objet inutile, et Ismaël ne trouve d'autre issue que de retourner au monde de son origine : le quartier juif d'Odessa, avec ses taudis et ses bouges. Mais personne ne reconnaît Ismaël en ce jeune homme assimilé. Rejeté par les siens, il n'a désormais plus de place en ce monde et va se jeter dans les eaux croupies du port.

En France, la vie d'Irène Némirovsky prend une tonalité moins amère. Les Némirovsky s'assimilent et mènent à Paris la vie brillante des grands bourgeois fortunés. Soirées mondaines, dîners au champagne, bals, villégiatures luxueuses. Irène adore le mouvement, la danse. Elle court de fêtes en réceptions. Fait, de son propre aveu, la nouba. Joue parfois au casino. Le 2 janvier 1924, elle écrit à une amie : « J'ai passé une semaine folle complètement : bal sur bal, et je suis encore un peu grise et rentre avec difficulté dans le chemin du devoir. »

Une autre fois à Nice : « Je m'agite comme une toquée, j'en suis honteuse. Je danse soir et matin. Il y a chaque jour dans différents hôtels des galas très chic, et ma bonne étoile m'ayant gratifiée de quelques gigolos, je m'amuse bien. »

De retour de Nice : « Je n'ai pas été sage... pour changer... La veille de mon départ, il y avait un grand bal chez nous, à l'hôtel Negresco. J'ai dansé comme une folle jusqu'à deux heures du matin et puis je suis allée flirter dans un courant d'air glacial et boire du champagne froid. » Quelques jours plus tard : « Choura est venu me voir, m'a fait une morale de deux heures : il paraît que je flirte trop, que c'est très mal d'affoler ainsi les garçons... Vous savez que j'ai balancé Henry qui est venu me voir l'autre jour, pâle et les yeux hors de la tête, l'air méchant et un revolver dans sa poche ! »

Dans le tourbillon d'une de ces soirées, elle rencontre Mikhaïl, dit Michel Epstein, «... un petit brun au teint très foncé » qui ne tarde pas à lui faire la cour. Il a obtenu un diplôme d'ingénieur en physique et électricité à Saint-Pétersbourg. Il travaille comme fondé de pouvoir à la Banque des pays du Nord, rue Gaillon. Elle le trouve à son goût, flirte, et l'épouse en 1926.

Ils s'installent au 10 de l'avenue Constant-Coquelin, dans un bel appartement dont les fenêtres prennent jour sur le grand jardin d'un couvent de la rive gauche. Denise, leur petite fille, naît en 1929. Fanny offre à sa fille un ours en peluche lorsqu'elle apprend

qu'elle est devenue grand-mère. Une deuxième petite fille, Élisabeth, verra le jour le 20 mars 1937.

Les Némirovsky reçoivent quelques amis comme Tristan Bernard et la comédienne Suzanne Devoyod, fréquentent la princesse Obolensky. Irène soigne son asthme dans des villes d'eaux. Des producteurs de cinéma achètent les droits d'adaptation de *David Golder*, qui sera interprété par Harry Baur, dans un film de Julien Duvivier.

Malgré sa notoriété, Irène Némirovsky, qui est tombée amoureuse de la France et de sa bonne société, n'obtiendra pas la nationalité française. Dans le contexte de la psychose de guerre de l'année 1939, et après une décennie marquée par une flambée d'antisémitisme violent qui présente les Juifs comme des envahisseurs malfaisants, mercantiles, belliqueux, assoiffés de pouvoir, fauteurs de guerre, à la fois bourgeois et révolutionnaires, Irène Némirovsky prend la décision de se convertir au christianisme, avec ses enfants. Elle est baptisée au petit matin le 2 février 1939 à la chapelle Sainte-Marie de Paris, par un ami de la famille, monseigneur Ghika, prince évêque roumain.

À la veille de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, le 1^{er} septembre 1939, Irène et Michel Epstein conduisent Denise et Élisabeth, leurs deux petites filles, à Issy-l'Évêque, en Saône-et-Loire, avec leur nounou Cécile Michaud, qui est native de ce village. Cette dernière confie les filles aux bons soins de sa mère, Mme Mitaine. Irène et Michel Epstein rentrent à Paris, d'où ils feront des allers-retours pour rendre visite à leurs enfants, jusqu'à ce que la ligne de démarcation soit mise en place au mois de juin 1940.

Le premier statut des Juifs du 3 octobre 1940 assigne une condition sociale et juridique inférieure aux Juifs, qui fait d'eux des parias. Il définit surtout, sur des critères raciaux, qui est juif aux yeux de l'État français. Les Némirovsky, qui se feront recenser au mois de juin 1941, sont à la fois juifs et étrangers. Michel n'a plus le droit de travailler à la Banque des pays du Nord ; les maisons d'édition « aryanisent » leur personnel et leurs auteurs, Irène ne peut plus publier. Tous deux quittent Paris et rejoignent leurs filles à l'Hôtel des voyageurs à Issy-l'Évêque, où résident également des soldats et des officiers de la Wehrmacht.

Au mois d'octobre 1940, une loi est promulguée sur « les ressor-

tissants étrangers de race juive ». Elle stipule qu'ils peuvent être internés dans des camps de concentration ou assignés à résidence. La loi du 2 juin 1941, remplaçant le premier statut des Juifs d'octobre 1940, rend leur situation encore plus précaire. Elle est le prélude à leur arrestation, leur internement et leur déportation dans les camps d'extermination nazis.

Le certificat de baptême des Némirovsky ne leur est d'aucune utilité. La petite Denise fait néanmoins sa première communion. Quand le port de l'étoile juive devient obligatoire, elle fréquente l'école communale avec l'étoile jaune et noire, bien visible, cousue sur son manteau.

Après avoir séjourné une année à l'hôtel, les Némirovsky trouvent enfin une vaste maison bourgeoise à louer dans le village.

Michel Epstein écrit une table de multiplication en vers pour sa fille Denise. Irène Némirovsky, fort lucide, ne doute pas que l'issue des événements sera tragique. Mais elle écrit et lit beaucoup. Chaque jour, après le petit déjeuner, elle part. Elle marche parfois dix kilomètres, avant de trouver un lieu qui lui convient. Alors, elle se met au travail. Elle repart l'après-midi, après le déjeuner, et ne rentre que le soir. De 1940 à 1942, les Éditions Albin Michel et le directeur du journal antisémite *Gringoire* acceptent de publier ses nouvelles sous deux pseudonymes : Pierre Nérey et Charles Blancat.

Pendant l'année 1941-42, à Issy-l'Évêque, Irène Némirovsky, qui comme son mari porte l'étoile jaune, écrit *La Vie de Tchekhov*, *Les Feux de l'automne*, qui ne paraîtra qu'au printemps 1957, et entreprend un travail ambitieux, la *Suite française*, à laquelle elle aura le temps d'apposer le mot « fin ». L'ouvrage comprend deux livres. Le premier volume, *Tempête en juin*, est une suite de tableaux sur la débâcle. Le second, intitulé *Dolce*, a été rédigé sous la forme d'un roman.

Némirovsky commence, comme à l'accoutumée, par rédiger des notes sur le travail en cours et les réflexions que lui inspire la situation en France. Elle dresse la liste de ses personnages, les principaux et les secondaires, vérifie qu'elle les a tous correctement employés. Elle rêve d'un livre de mille pages, construit comme une symphonie, mais en cinq parties. En fonction des rythmes, des tonalités. Elle prend pour modèle la *Cinquième Symphonie* de Beethoven.

Irène NÉMIROVSKY

SUITE FRANÇAISE

D'origine juive ukrainienne, Irène Némirovsky, née en 1903 à Kiev, connaît le succès dès son premier roman, *David Golder* (1929), puis avec *Le Bal* (1930). Après l'Exode, elle se réfugie dans un village du Morvan avant d'être arrêtée par les gendarmes français, puis assassinée à Auschwitz, l'été 1942. Âgée de treize ans, sa fille aînée, Denise, emporte dans sa fuite une valise contenant une relique douloureuse: le manuscrit ultime de sa mère, *Suite française*, jusqu'à ce jour inédit.

Écrit dans le feu de l'Histoire, *Suite française* dépeint presque en direct l'Exode de juin 1940, qui brassa dans un désordre tragique des familles françaises de toute sorte, des plus huppées aux plus modestes. Avec bonheur, Irène Némirovsky traque les innombrables petites lâchetés et les fragiles élans de solidarité d'une population en déroute. Cocottes larguées par leur amant, grands bourgeois dégoûtés par la populace, blessés abandonnés dans des fermes engorgent les routes de France bombardées au hasard... Peu à peu l'ennemi prend possession d'un pays inerte et apeuré. Comme tant d'autres, le village de Bussy est alors contraint d'accueillir des troupes allemandes. Exacerbées par la présence de l'occupant, les tensions sociales et frustrations des habitants se réveillent...

Roman bouleversant, intimiste, implacable, dévoilant avec une extraordinaire lucidité l'âme de chaque Français pendant l'Occupation (enrichi des notes et de la correspondance d'Irène Némirovsky), *Suite française* ressuscite d'une plume brillante et intuitive un pan à vif de notre mémoire.

